



BRILL

---

Note sur les Tou-yu-houen et les Sou-p'i

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 20, No. 5 (Dec., 1920 - Dec., 1921), pp. 323-331

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526629>

Accessed: 18/02/2011 05:02

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

# NOTE SUR LES T'OU-YU-HOUEN ET LES SOU-P'I

PAR

**PAUL PELLIOT.**

## I. Les T'ou-yu-houen.

Au début du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, les 吐谷渾 T'ou-yu-houen avaient fondé dans la région du Koukou-nor, au milieu de populations K'iang (tibétaines), un royaume qui ne fut détruit par l'empire tibétain proprement dit qu'en 663; mais les T'ou-yu-houen n'étaient pas eux-mêmes des Tibétains. Tous les textes nous montrent en eux des émigrés de race Sien-pi, venus de la région du fleuve Leao vers 250 d'abord dans le Nord du Kan-sou, puis passés au Sud de la ligne des oasis, et ayant gagné de là, en traversant la rivière 洮 T'ao, jusqu'au Koukou-nor; leur capitale était à 15 *li* à l'Ouest du lac.

Le nom des T'ou-yu-houen, abrégé à la fin des T'ang en 退渾 T'ouei-houen et 吐渾 T'ou-houen, ramène à un original \*Tu'uγ-γun (\*Tuyuγ-γun) ou \*Tu'uγun (\*Tuyuγun), qui n'a pas été retrouvé jusqu'ici en dehors des sources chinoises. A vrai dire, M. Laufer a invoqué un texte du *rGyal-rabs* tibétain, parallèle à celui des *Histoire des T'ang* et où les T'ou-yu-houen sont appelés en tibétain Thu'lu'hun <sup>1)</sup>. Mais le *rGyal-rabs* n'est que du XIV<sup>e</sup> siècle, et il me paraît évident que le récit tibétain a été ici simplement

1) *T'oung Pao*, 1908, pp. 450—451.

interpolé dans la chronique tibétaine d'après les sources chinoises. Nous connaissons en effet le nom tibétain des T'ou-yu-houen, et ce nom n'était pas Thu'lu'hun, mais 'A-ža<sup>1)</sup>.

Or ce nom de 'A-ža, je crois bien le retrouver dans les textes chinois. La notice des T'ou-yu-houen dans le *Song chou* (ch. 96, f<sup>o</sup> 1 r<sup>o</sup>) commence ainsi: «Les T'ou-yu-houen ou «barbares A-tch'ai»<sup>2)</sup>, ce sont des Sien-pi du Leao-tong» (阿柴虜吐谷渾遼東鮮卑也). Et un peu plus loin, le texte spécifie que le nom de «barbares A-tch'ai» n'est pas celui que les T'ou-yu-houen se donnent à eux-mêmes, mais bien celui par lequel les désignent «les tribus mélangées du Nord-Ouest» (西北諸雜種). A-tch'ai ramène à un ancien \*A-žai ou \*A-žai, et il n'est pas douteux, à mon sens, que ce soit ce nom, donné aux T'ou-yu-houen par leurs voisins des «tribus mélangées du Nord-Ouest», qui a passé en tibétain proprement dit sous la forme 'A-ža.

Ce point acquis, un nouvel aspect du problème reste à examiner. La forme de «barbares A-tch'ai», avec la même orthographe, se trouve dans le *Song chou*, dans le *Pei che* (ch. 96, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>), dans le *Wei chou* (ch. 101, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>); le *Tsin chou* (ch. 97, f<sup>o</sup> 4 r<sup>o</sup>) l'a également, mais ajoute qu'on dit aussi 野虜 Ye-lu («barbares sauvages» ou «barbares Ye»?). En rencontrant ces noms, j'avais songé immédiatement au texte du *Wei lio* sur les pays d'Occident, où il est question d'anciens esclaves des Hiong-nou qui, dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, étaient établis dans le Nord du Kan-sou et étaient connus sous le nom de 質虜 Tseu-lu, «barbares Tseu», «tseu» étant (d'après le *Wei lio*) le mot Hiong-nou signifiant «esclave»<sup>3)</sup>. Nous avons souvent des transcriptions chinoises

1) Cf. *J. A.*, 1912, II, 522; 1914, II, 144.

2) Le vrai sens de *lu* est «prisonnier», mais, dès les Han, les textes chinois l'emploient comme une épithète méprisante désignant les «barbares» du Nord et du Nord-Ouest, et, sous les T'ang, le mot est constamment employé à propos des Tibétains.

3) Cf. Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1905, p. 525.

où un *a*-initial est supprimé, soit qu'il s'agisse là d'un fait chinois, soit que les transpositeurs chinois reproduisent une forme dialectale sans *a*-initial coexistant avec une forme en *a*-. D'autre part, il y a une ressemblance graphique entre 柴 *tch'ai* et 贄 *tseu*. Le 'A-ža du tibétain nous garantit la leçon A-tch'ai de nos textes; *tseu* pourrait-il être une mauvaise leçon du texte actuel du *Wei lio*? C'est possible, mais en ce cas la faute serait fort ancienne, car le *Nan ts'i chou*, rédigé au début du VI<sup>e</sup> siècle et qui s'inspire évidemment du *Wei lio*, parle également des « barbares Tseu » (ch. 59, f<sup>o</sup> 2 r<sup>o</sup>). Que toutefois un rapprochement se soit imposé à l'esprit des Chinois comme au mien entre les « barbares Tseu » du *Wei lio* et les « barbares A-tch'ai » qui sont les T'ou-yu-houen, c'est ce que montre le *T'ong tien* qui, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, écrit 阿贄虜 A-tseu-lu (« barbares A-tseu »), au lieu de « barbares A-tch'ai », pour le nom des T'ou-yu-houen (ch. 190, f<sup>o</sup> 6 v<sup>o</sup>), et cette leçon a passé au X<sup>e</sup> siècle, avec tout ce texte du *T'ong tien*, dans le *T'ai p'ing houan yu ki* (ch. 188, f<sup>o</sup> 5 r<sup>o</sup>)<sup>1</sup>). J'incline donc à admettre que 'A-ža, nom tibétain des T'ou-yu-houen, est une appellation remontant au moins au début du III<sup>e</sup> siècle et qui n'est d'origine ni T'ou-yu-houen, ni tibétaine; ce nom devait désigner primitivement des tribus mélangées établies au Nord du Kan-sou et que sans doute les T'ou-yu-houen venus du bassin du Leao rangèrent, en passant, sous leur domination.

Maintenant, quelle langue parlaient ces T'ou-yu-houen venus du bassin du Leao? <sup>2</sup>) M. Parker, Chavannes, M. Franke qualifient les

1) L'orthographe actuelle du *T'ong tien* est bien celle que l'auteur donnait; il l'a en effet précisée par une glose phonétique 即移反 qui implique la prononciation *tseu*; cette glose a passé également dans le *T'ai p'ing houan yu ki*, mais 即 *tsi*, au moins dans les éditions modernes, y est altéré en 郡 *kiun*.

2) La plupart des histoires dynastiques les font venir du Leao-tong; le *Souei chou* dit par contre « du Leao-si » et la « droite du Leao » indiquée par le *Song chou* (ch. 96, f<sup>o</sup> 1 r<sup>o</sup>) est en faveur du *Souei chou*. M. Parker (*A Thousand years of the Tartars*, p. 151—152) donne pour berceau aux T'ou-yu-houen la région de Jehol; il ne doit pas être loin de la vérité.

T'ou-yu-houen de Tongous; Rockhill et M. Laufer ont pensé au contraire que c'étaient des Mongols <sup>1)</sup>. La question est liée à mon sens à celle de la parenté linguistique des Sien-pi, car, contrairement à ce que M. Laufer paraît supposer, je ne vois pas de raison de révoquer en doute l'histoire très précise de la migration qui a amené les T'ou-yu-houen de la région du Leao dans celle du Koukou-nor. Mais la question même des Sien-pi est fort obscure. Pour ma part, j'incline à considérer les Sien-pi comme des tribus de langue mongole dont le nom survivait à l'époque des T'ang et des Song dans celui des Che-wei, et on sait que parmi les tribus Che-wei de l'époque des T'ang figuraient les Mong-wou, dont le nom doit bien être identique à celui des Moïγu, Moïγus, Moïγul de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, inséparable lui-même de celui des Mongols de Gengis-khan.

Les quelques mots de la langue des T'ou-yu-houen qui nous ont été conservés me semblent appuyer cette manière de voir.

Lorsque T'ou-yu-houen, le prince éponyme du futur royaume T'ou-yu-houen, se fut séparé de son frère cadet qui, né de la femme légitime, avait succédé à son père dans le commandement de la tribu, ce frère cadet lui envoya un émissaire pour l'exhorter à revenir. T'ou-yu-houen accepte si ses chevaux consentent, et l'émissaire se prosterne joyeux en disant 處可寒 *tch'ou k'o-han*, ce qui veut dire en chinois 爾官家 *eul kouan-kia*. Mais les chevaux refusent de reprendre la route de l'Est, et l'émissaire, vaincu, reconnaît le prodige dans une phrase où il s'adresse à nouveau à T'ou-yu-houen en l'appelant *k'o-han*. Nous avons ainsi, pour une tradition qui se rapporte à 250—260 de notre ère, deux mots T'ou-yu-houen qu'il est intéressant d'examiner.

Le premier, *tch'ou*, traduit en chinois par 爾 *eul*, «toi», est sûrement le pronom de la seconde personne. Il y a une parenté

1) Cf. les références de Laufer, dans *T'oung Pao*, 1908, p. 451.

assez étroite entre les pronoms des deux premières personnes en turc, en mongol et en mandchou. Le pronom de la première personne est en turc *bän* (*män*), génitif *bänin* (*mänin*), nom. plur. *biz*; en mongol *bi*, gén. *minu*, nom. plur. *bida*, gén. plur. *bidanu*<sup>1)</sup> ou *manu*; en mandchou *bi*, gén. *minu* (jučen *minü*), nom. plur. *be*, gén. plur. *meni*. Le pronom de la seconde personne est en turc *sän*, gén. *sänin*, nom. plur. *siz*; en mongol *či*, gén. *činu*, nom. plur. *ta*, gén. plur. *tanu*; en mandchou *si*, gén. *sini*, nom. plur. *suve*, gén. plur. *suveni*<sup>2)</sup>. Comme on le voit, on retrouve en particulier en mongol et en mandchou, pour le pronom de la première personne, l'alternance qui, dans une partie des dialectes turcs, transforme *b-* en *m-* dans les mots comportant une nasale.

A laquelle de ces langues convient-il de rattacher le *tch'ou*, «toi», du T'ou-yu-houen? *Tch'ou* est malheureusement un mot à deux prononciations, *tch'ou* (\**t's'χu*) et *tchou* (\**t's'ju*), et, bien qu'il se rencontre dans la transcription d'un certain nombre de noms turcs, aucun de ceux dans lesquels il entre n'a été, autant que je me rappelle, rétabli de façon certaine jusqu'ici. Mais la restitution normale ne peut être que \**ču* ou \**čü*. Le turc, avec son *sän*, est ici hors de question. Restent le mongol et le mandchou. Les *č-* mongols devant *-i* sont très souvent développés d'anciens *t-*, et l'analogie du pluriel *ta* conduit à supposer que le *či* mongol est issu de \**ti*; les passages de \**ti-* à *či-* en mongol ont continué longtemps; certains sont postérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle, mais ils peuvent avoir commencé de très bonne heure; \**ču* (\**čü*) du T'ou-yu-houen peut donc se rattacher à *či* du mongol au moins aussi bien qu'à *si* du mandchou

1) La forme moderne est *bidä*, *bidänü*, mais les transcriptions de l'époque mongole montrent qu'on prononçait anciennement ces formes à la classe forte.

2) Je ne dis rien ici du pronom de la troisième personne, aujourd'hui perdu en mongol comme pronom indépendant; mais il existe encore à plusieurs cas dans les textes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et se relie régulièrement au pronom *i*, «il», du mandchou.

(nous ignorons malheureusement jusqu'ici la forme juçen du pronom de la seconde personne, et il en est de même pour le khitan).

Le second mot cité par le *Song chou* est 可寒 *k'o-han* (\**k'a-γan*), rendu par *kouan-kia*, mot-à-mot « famille mandarinale », « famille noble », mais qui s'est employé autrefois pour dire « l'empereur ». Il n'est pas douteux que nous ayons ici, et pour un fait qui remonterait au milieu du III<sup>e</sup> siècle, le titre même qui a fait fortune plus tard sous la forme turque de *qayan*; la transcription est rigoureuse <sup>1)</sup>. Mais on sait que, si le titre de *qayan* fut adopté par les Turcs T'ou-kiue au VI<sup>e</sup> siècle, cela ne veut pas dire que le mot ait été nécessairement turc à l'origine. Dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, ce titre aurait été porté par un chef Sien-pi du Kan-sou, appartenant à un autre groupe que les T'ou-yu-houen, et ancêtre éponyme des 乞伏 *K'i-fou* qui, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup>, régnèrent dans une partie du Kan-sou sous le nom de 晉 *Tsin* occidentaux <sup>2)</sup>; nous ne sortons pas par là des Sien-pi <sup>3)</sup>. Par la suite, *qayan* est le titre porté au début du V<sup>e</sup> siècle par les souverains Jouan-jouan (Avar), et au début du VII<sup>e</sup> siècle par les princes T'ou-yu-houen. Or il semble que les Avars aient été des Mongols, et c'est d'eux que les T'ou-kiue (Turcs de l'Orkhon) ont hérité le titre de *qayan* avec une bonne partie de leur organisation administrative et de leurs dignités de cour. Par ce titre de *qayan*,

1) C'est à ce passage du *Song chou* que M. Shiratori a déjà fait allusion dans *Keletî Szemle*, II, 15—16.

2) Cf. *Tsin chou*, ch. 125, f° 1 r°, et F. W. K. Müller, dans *Ostasiat. Zeitschr.*, VIII, 313. Ce texte du *Tsin chou* écrit 可汗 *k'o-han* (\**k'a-γan*); c'est l'orthographe qui a généralement prévalu par la suite, et de préférence à celle du *Song chou*. J'admets que le *Tsin chou* actuel, bien qu'il n'ait été rédigé qu'au VII<sup>e</sup> siècle, reproduit exactement l'orthographe des textes plus anciens sur lesquels il a été compilé.

3) Le début du *Wei chou* rattache aussi les Wei aux Sien-pi; il est certain que les Wei n'étaient pas des Tongous, mais ils ne paraissent pas non plus avoir été des Mongols; la liste de mots des Wei conservée par le *Nan ts'i chou* semble bien plutôt les rattacher aux Turcs.

qu'ils auraient connu dès le III<sup>e</sup> siècle, les T'ou-yu-houen semblent donc se rattacher aux Mongols plutôt qu'aux Tongous.

Un autre mot T'ou-yu-houen fourni par presque toutes les notices sur les T'ou-yu-houen est 阿干 *a-kan*, parfois écrit 阿于 *a-yu*, «frère aîné»; l'une des deux formes est altérée graphiquement de l'autre. Le mot turc pour «frère aîné» est anciennement *äči*, *eci*, plus récemment *aga*, *aya*; le mot mongol est *aga*; le mot mandchou est *ahun* (jučen *aχun'un*). Il paraît clair qu'il faut adopter pour les T'ou-yu-houen la leçon *a-kan* = *\*aqan*, ce qui, avec l'-*n* final quiescent du mongol, ramène régulièrement *\*aqan* à *aga* du mongol<sup>1)</sup>.

Les notices sur les T'ou-yu-houen mentionnent encore un mot T'ou-yu-houen 莫賀 *mo-ho* (*\*mwak-γa*), qui signifiait «père», et entraînait dans une titulature. Ce mot se retrouve avec la même transcription chinoise à l'époque des Turcs de l'Orkhon, en particulier dans le titre de *baya-tarqan*. Le mot *baya* ne s'explique pas en turc, et M. Bang a proposé jadis d'y voir le mongol *baya*, «petit»<sup>2)</sup>. Remarquons que, même dans cette hypothèse, le titre serait un emprunt aux Avars, à qui les Turcs de l'Orkhon doivent aussi le pluriel «mongol» *tarqat* de *tarqan*. Mais je pense plutôt que les Avar avaient le même mot *baya* que les T'ou-yu-houen, et je serais tenté d'y voir une forme aphérétique correspondant au mongol *abaya*, «oncle paternel». Ni le turc ancien, ni le mandchou n'ont ce mot; les termes pour «père» et «oncle paternel» portent d'ailleurs en turc, en mongol et en mandchou trace de flottements qui tiennent peut-être à l'ancien usage d'épouser ses belles-sœurs.

1) On remarquera que le *q*- de *qayan* est rendu en chinois par *k'*, c'est-à-dire par une aspirée, au lieu que le -*q*- de *\*aqan* est rendu par un *k* non aspiré. De même le turc *saqal* est transcrit en chinois au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle par 娑葛 *so-ko* (*\*sa-kad*), c'est-à-dire sans aspiration. Il est possible que la différence du traitement tienne à une différence de prononciation du *q* en mongol et en turc anciens suivant que ce *q* était initial ou médian.

2) Cf. Marquart, *Die Chronologie der alttürk. Inschriften*, Leipzig, 1898, in-8°, p. 99.

Enfin, les titres complets de deux *qayan* T'ou-yu-houen que nous connaissons au VII<sup>e</sup> siècle se terminent tous deux par  $\overline{\text{E}}$  *teou* suivi de *qayan*; on est assez tenté d'y voir des épithètes se terminant par le suffixe adjectif *-tu* du mongol, encore que l'ensemble des deux titres ne se laisse pas restituer pour l'instant.

Tout bien pesé, et sans considérer le problème comme tranché définitivement, je crois donc pouvoir conclure que, selon toute vraisemblance, les T'ou-yu-houen installés au Koukou-nor parmi des populations tibétaines étaient eux-mêmes de langue mongole.

## II. Les Sou-p'i.

Au Sud-Ouest des T'ou-yu-houen et au Nord-Est du Tibet proprement dit se trouvait, au VI<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du VII<sup>e</sup>, une principauté tibétaine que les textes chinois appellent généralement 蘇毗 *Sou-p'i*; les Chinois y voyaient un des «royaumes des Femmes», et les notices des T'ang lui ont parfois rapporté des informations qui se rapportent à un autre «royaume des Femmes» situé à l'Ouest du Tibet<sup>1)</sup>. *Sou-p'i* suppose un nom indigène \**Su-bi* ou \**Su-vi*, qui ne se retrouve sous cette forme nulle part ailleurs. Mais, parmi les manuscrits que j'ai rapportés de Touen-houang, se trouve une traduction chinoise du *Vyākaraṇa de Khotan*, due à 法成 *Fa-tch'eng*, et qui doit donc remonter à la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>2)</sup>; les *Sou-p'i* y sont nommés. Si on compare la nomenclature de ce texte avec celle fournie par les extraits du texte tibétain qu'a publiés M. Thomas<sup>3)</sup>, on est amené à supposer que les *Sou-p'i* ne sont autres que les *Sum-pa* du texte tibétain. Or l'hypothèse devient une certitude si nous nous

1) Cf. Bushell, dans *J. R. A. S.*, 1850, p. 531; Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 169; et mes remarques dans *T'oung Pao*, 1912, p. 358.

2) Cf. *J. A.*, 1914, II, 144.

3) Dans Stein, *Ancient Khotan*, II, 584.

reportons à la notice sur les Sou-p'i dans la *Nouvelle histoire des T'ang* <sup>1)</sup>; on y lit en effet que les Sou-p'i étaient primitivement un état de K'iang qui fut conquis par les T'ou-fan (Tibétains de Lhasa) et reçut le nom de 孫波 Souen-po (\*Suən-pua). Souen-po ramènerait normalement à \*Sun-pa, mais on sait que le chinois ancien n'avait pas de mot \*sum; il a donc dû sacrifier la nasale labiale pour rendre le timbre *u* de la voyelle labiale, et Souen-po est sûrement le Sum'pa des Tibétains. En réalité, je ne suis pas sûr que Sou-p'i (\*Su-bi) soit essentiellement différent de Sum'pa. Bien que les K'iang aient été très probablement de langue tibétaine, ils parlaient peut-être un tibétain assez différent de celui des Tibétains qui fondèrent l'empire de Lhasa, et \*Su-bi pourrait être la forme «k'iang» du même nom dont Sum'pa était la forme «t'ou-fan». Le nom de Sum-pa a survécu dans la nomenclature géographique moderne, où il désigne un des districts septentrionaux du Tibet.

---

1) Cf. Chavannes, *Documents*, p. 169.

---

#### Notes additionnelles.

P. 324. — L'alternance T'ou-yu-houen et T'ouei-houen paraît être du même type que celle des doublets *γuyu-* et *γui-*, «demander», *güyü-* et *güi-*, «courir», en mongol.

P. 326. — L'identification du nom des Sien-pi à celui des Che-wei supposerait un original \*Särbi, \*Serbi.